

Libretto

ROBERT MARGERIT

LES AMANTS

roman

Préface de
GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

libretto

© Éditions Phébus, Paris, 1990.

ISBN: 978-2-36914-512-7

Né le 25 janvier 1910 à Brive-la-Gaillarde, Robert Margerit a été journaliste à Limoges de 1931 à 1941. Il assumera de 1948 à 1952 les fonctions de rédacteur en chef du *Populaire du Centre*, auquel il restera par la suite attaché en tant que chroniqueur. *L'Île des Perroquets*, paru en 1942, de facture impeccable, lui permet d'envisager une carrière d'écrivain qu'il poursuivra avec bonheur en publiant *Mont-Dragon* en 1944, *Le Vin des vendangeurs* en 1946 et *Le Dieu nu* qui obtint le prix Renaudot en 1951. Cette production très riche sera complétée en 1958 par *La Terre aux Loups* puis, en 1963, par une fresque historique ambitieuse, *La Révolution* (quatre volumes), qui reçoit le Grand Prix du roman de l'Académie française. Robert Margerit, enraciné au Limousin dans ses romans comme dans la vie, s'est éteint à Limoges le 27 juin 1988.

*À Georges-Emmanuel Clancier
qui est resté fidèle à ces personnages depuis douze ans.*

PRÉFACE

ÂMES DÉSORDONNÉES...

En me faisant l'amitié de me dédier *Les Amants*, Robert Margerit avait tenu à mentionner que j'étais « resté fidèle à ces personnages depuis douze ans » ! En effet, ces êtres à la jeunesse gouvernée, tourmentée par Éros, je les avais découverts dans une première version conçue par l'auteur pendant la guerre, peu de temps sans doute avant qu'il ne se consacrât à l'écriture d'un autre roman qui, plus tard, grâce à l'admiration déclarée de Julien Gracq, le rendrait célèbre : *Mont-Dragon*.

Cette première version n'avait pas pour titre *Les Amants* mais *Les Innocents et les coupables*. Lorsque j'en avais lu le manuscrit, j'avais été saisi par l'atmosphère trouble et violente d'un récit aux harmonies en rouge et noir. Quant au couple formé par Rico et Cléone, ces beaux anges déçus, piègeurs pris à leur propre leurre, il me fascinait par sa hauteur érotique et tragique, comme le ferait plus tard le personnage central de *Mont-Dragon*, ce Dormont qui pourrait être, par les sens et par l'esprit, le frère des deux âmes intraitables qui s'affrontent ici.

Ainsi, bien que Robert Margerit se déclarât insatisfait de son roman, mon attachement pour les deux amants inquiétants que son imagination, ses fantasmes et son art avaient su créer puis dresser l'un contre l'autre l'incitait à ne pas les abandonner définitivement. Nous étions amenés à parler de

leur passion, de ce rayonnement de soleil noir qui semble émaner de leur présence et attirer, éblouir et brûler les êtres qui gravitent autour d'eux. Nous évoquions aussi l'« affaire Barataud » qui, une quinzaine d'années plus tôt, avait bouleversé notre ville et dont Robert Margerit s'était inspiré pour concevoir l'intrigue et certaines péripéties de son livre. Cette affaire criminelle, digne de Sodome et Gomorrhe, marquée par un double meurtre, avait entraîné la condamnation au bagne à perpétuité d'un dandy sportif adulé, disait-on, par toute la gentry limousine. L'accusé n'avait cessé, pendant le procès, de proclamer son innocence, du moins en ce qui concernait l'un des deux meurtres. Il se déclarait lié par un serment fait à une mystérieuse amie, serment qui l'empêchait de révéler, lui l'innocent, le nom du (ou des) coupable(s).

Lors du procès en cour d'assises, qui passionna la France entière et provoqua des émeutes dans notre cité, Robert Margerit était encore un adolescent : il avait l'âge de Guy, le lycéen du livre, qui avec la charmante Junie Montignac, si fort émue par ce « blé en herbe », apporte lumière et grâce dans l'action souvent sulfureuse des *Amants*. L'affaire, avec ses passions, ses énigmes et sa tragédie, dut profondément impressionner le futur romancier¹.

À quel moment Robert Margerit reprit-il son manuscrit initial pour le mener à la version finale des *Amants*? Je ne saurais le dire avec certitude. Ce dut être, vraisemblablement, après avoir terminé *Le Dieu nu* – qui obtint le prix Renaudot en 1951 –, et aussi *La Malaquaise*, puisque dans ces deux romans, Bruno, l'un des personnages, fait allusion à son ami Richard Artigues – autrement dit le « beau Rico », dont il est

1. Moi-même, bien que mon enfance ne me permît guère alors de saisir tous les aspects scabreux de l'affaire, je ne laissais pas de m'en inquiéter – comme je le raconte dans *Un jeune homme au secret* (éditions Albin Michel).

ici question. On notera enfin que la même grande ville et son fleuve d'où monte la brume est présente dans *Le Dieu nu* comme dans *Les Amants*.

Je suppose que Jean Blanzat, que j'avais fait connaître à Robert Margerit et qui eut l'occasion de lire, avec une attention et un intérêt très vifs, les manuscrits de ce dernier, dut lui aussi l'encourager à parachever l'œuvre entreprise sous le titre *Les Innocents et les coupables*. Comment l'auteur d'*À moi-même ennemi*, ce roman d'une autodestruction, n'aurait-il pas été séduit par le personnage de Cléone d'Aigremore, «cette créature outrageuse, ennemie d'elle-même» [c'est moi qui souligne ces mots empruntés à une phrase du roman], qui incarne, somptueusement, ce vertige de destruction.

Dans toute l'œuvre de Robert Margerit, où la violence charnelle et la violence meurtrière tantôt s'opposent, tantôt s'épousent, *Les Amants* est sans doute le roman où l'exigence érotique se trouve le plus visiblement affirmée. Elle se présente d'abord dans la grâce d'une tendre découverte amoureuse entre un adolescent et une toute jeune femme déçue par le mariage. Les premiers chapitres peignent en teintes pastel les émois et l'idylle des jouvenceaux : la couleur et le parfum de ces pages, que d'aucuns pourraient juger parfois désuets, ne rendront en fait que plus saisissant le contraste avec une autre passion, celle qui déchire et réunit deux êtres hors du commun, voués, dirait-on, aux puissances des ténèbres – passion qui menace sans cesse d'interférer avec celle, toute de clarté, des jeunes amoureux, afin de l'anéantir. Ainsi l'auteur a-t-il pu donner au début de son roman l'allure d'un hommage à «la sainte jeunesse à l'air simple, au doux front», à «ses parfums, ses chansons et ses douces chaleurs» – comme l'avait fait Baudelaire à son heure –, pour faire ressortir avec d'autant plus de force, dans les chapitres suivants, l'«inquiétante étrangeté» des Amants adultes, bien dignes, me semble-t-il, de hanter l'autre et primordial versant baudelairien, celui

des amours qu'une soif de l'absolu impossible à étancher rend bientôt sataniques et condamne au plus cruel échec.

Robert Margerit a situé son roman dans l'immédiate avant-guerre, pendant les derniers mois de la paix menacée. Ainsi l'approche de la fin d'un monde rend-elle plus poignante encore dans sa précarité, dans sa brièveté fatale, la quête du bonheur – ou celle de cette plénitude qu'est censé apporter l'amour –, quête à laquelle s'attachent tous les protagonistes du drame, *innocents* ou *coupables*. C'est dire qu'une tension extrême ne cesse de commander l'évolution des sentiments comme celle de l'action. De même, une angoisse sourde demeure en permanence dans le cœur et la pensée des personnages, à l'exception de Guy, le jeune garçon qui possède encore, face à l'amour et à la vie, une convoitise d'enfant gâté, sans se douter jamais que le destin va faire de lui sa proie d'élection.

Cette « chronique scandaleuse » d'une grande ville provinciale retrouve et rénove à sa manière le thème des *Liaisons dangereuses*. D'ailleurs l'écrivain, qui s'avouait lui-même épris du XVIII^e siècle libertin, aura donné plus d'une fois dans son œuvre des variations, fortes et subtiles tout ensemble, au jeu sans merci de Valmont et de la Merteuil. Ici, une sorte de romantisme des profondeurs confère une grandeur sombre aux deux êtres qui, d'abord, communient dans un même besoin désespéré de manœuvrer les désirs et les sentiments de ceux et de celles qu'ils entendent dominer. Une analyse freudienne pourrait sans doute porter quelque éclairage dans la ténèbre où se meuvent ces âmes de prédateurs, toujours prêtes à retourner contre elles-mêmes leur instinct d'agression. En tout cas l'on ne s'étonnera pas de voir Éros prendre tour à tour les visages les plus opposés. Lumineux, orienté vers une grâce de la volupté, il règne sans maléfice sur le jeune couple dessiné en quelque sorte à l'image de Daphnis et Chloé. Ténébreux, tourmenté, haïssant, dirait-on, les

élans, les plaisirs dont il est la source, il porte vers le mal et le malheur le couple sadomasochiste des deux autres amants. Ces derniers ont visiblement sacrifié à une perversité érotique l'innocence charnelle qui s'offrait à eux, par désespoir d'atteindre jamais à la pureté d'un amour vrai.

Libre à nous de faire nôtre le choix de Rico, dans « l'affirmation de cette splendeur des choses et des êtres », pour « la grâce humaine éternelle » ; ou, au contraire, d'épouser le doute de Cléone quant au sens de toute vie : « Qui nous dit que notre raison d'être ne soit pas d'attendre ? D'attendre jusqu'à ce que nous soyons délivrés de désirer et de vivre ? » Fascinante et pitoyable Cléone, dominée par « l'effroyable absolu des concepts purs ». Ce qui fera dire un jour à son amant : « Savez-vous à qui vous me faites penser ? À Saint-Just ! »

L'on devine que le nom de l'ange noir de la Révolution ne vient pas par hasard sous la plume du romancier. Dans toute l'œuvre de Margerit court un réseau de *correspondances* – souvent discrètes ou fugitivement exprimées – entre certains personnages imaginaires, mais promis à un destin mythique, et tel moment élu, tel nœud tragique de l'Histoire. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de voir l'auteur des *Amants*, sitôt son livre publié (1957), mener à bien la composition d'un long et admirable roman (*La Terre aux Loups*, 1958) où l'Histoire – celle de ce XIX^e siècle enfant de la Terreur et de l'Empire – propose à la fiction beaucoup plus qu'un décor : la trame d'un contrepoint obstiné. Après quoi, et en bonne logique, il osera ce pari audacieux qui ne pouvait pas ne pas s'imposer à lui, et dont je suis assez enclin à trouver la source dans ce jeu de correspondances qui lui était si cher : conjuguer cette fois à égalité, dans une œuvre qui s'avouait pourtant « romanesque », la matière historique et celle que lui livrait sa seule imagination. Et ce seront les quatre volumes du cycle consacré à la figure collective et terrible de la Révolution française, qu'il considérait non sans raison comme l'aboutissement et

l'accomplissement de son œuvre – et qu'une récente réédition (Phébus, 1989) nous a restitué dans sa ténébreuse splendeur. Mais par-delà ces changements apparents de perspective demeure et s'impose, d'un livre à l'autre et de la jeunesse à la pleine maturité, ce même regard aux aguets de tous les excès de l'âme, de tous les débordements du désir. Comme si l'œuvre tout entière, à l'image du roman singulier qui s'offre ici, méritait cette unique et baudelairienne épigraphe :

*Faites votre destin, âmes désordonnées,
Et fuyez l'infini que vous portez en vous !*

GEORGES-EMMANUEL CLANCIER

I

Des nuages couraient sur la lune. L'ombre et une clarté glaciale se disputaient la ville, ses toits luisants, ses flèches, les casques de ses dômes, ses avenues pointillées par les lueurs désertes des lampadaires, le bassin où les péniches dormaient en chapelets.

Tandis que Rico descendait vers la place Alexandre III, le pathétique de cette nuit le frappa. Entre le fleuve et l'avenue Niel, *Les Ambassadeurs* semblaient trancher de leur étrave le parc obscur. On aurait dit qu'ils voguaient en sens inverse des nuages : paquebot en fête, insensible à la silencieuse tragédie du ciel. Et derrière les vitres, là-haut, ce manège d'ombres vaines...

« Mais pourquoi vaines ? songea-t-il. Pourquoi suis-je si méprisant ?... C'est encore Irène, avec ses dédains... »

Haussant les épaules, il appuya sur l'accélérateur. Après tout, n'aurait-il pas triomphé lui aussi dans sa vanité s'il avait reçu, un ou deux ans plus tôt, le carton qu'il portait ce soir dans sa poche ! Malheureusement, ce qu'il avait si fort désiré lui arrivait quand il ne s'en souciait plus.

Il rangea sa voiture puis, avec une amère nonchalance, entra dans le hall.

Le bal était travesti. Dans les salons du haut, sous les grappes des lustres et les plafonds où de molles déesses flottaient dans des ors d'opéra, les marquises à paniers

coudoyaient des hussards, des barons moyenâgeux enlaçaient des dames en crinoline ; Tristan dansait avec Laïs, Yseult avec Rodolphe ; César faisait valser Mme de Pompadour.

Dans le brasilement des bijoux, des chamarrures, des escarboucles et du clinquant, les épaules nues – dos lisses, gorges renflées dans la coupure du corsage Louis XV – mêlaient une autre somptuosité, blonde et plus capiteuse, au chatolement des velours, du satin, aux voiles grecs légers, aux blanches stolae romaines, aux flots de taffetas des robes Second Empire. Le loup prêtait son mystère à quelques visages. Il était admis jusqu'à une heure du matin ; à ce moment, au signal d'un gong, tous les masques devaient tomber. Mais on en voyait peu dans cette fête où chacun tenait moins à donner le change qu'à se montrer, au contraire, dans l'éclat d'un travesti flatteur. Presque seuls, les tout jeunes gens s'amusaient à intriguer. Ils parcouraient les salons en formant des farandoles dont l'un d'eux se détacha. Il ôta son loup en se laissant aller sur une banquette.

– Eh bien, Guy ! s'écria une petite Vénitienne dont il avait lâché la main.

– J'ai trop chaud.

Une rosée de sueur perlait au-dessus de sa lèvre. La chaleur avivait son teint, la lumière ajoutait à ses cheveux un reflet doré, et ses yeux prenaient une nuance profonde, d'un bleu presque violet. Dans son travesti Henri II, dont le velours noir accusait l'étroitesse de ses hanches, il mariait en une troublante ambiguïté la grâce d'une fille et la finesse de l'adolescent. Sa mère lui avait passé elle-même les bas de soie grise qui moulaient ses cuisses, et, lui ayant suspendu aux oreilles ses propres pendants de saphir, elle avait soupiré en le voyant pareil à un jeune prince de légende, svelte, élégant et pur.

Il était un peu ivre – de parfums, de lumière, de musique. C'était son premier bal. Cette foule l'étourdissait ; il se sen-

taît à la fois noyé et comme soulevé par tant de vie opulente. Avec un peu de vertige, il découvrait l'aspect de la chair féminine qui se révélait ce soir à lui, somptueuse dans ce ruissellement de couleurs et de clartés. Les corps se confondaient en une souplesse multiple, langoureuse comme ces valseuses et ces tangos, et les visages en un luxe confus de bouches, de sensuelles chevelures, un scintillement d'yeux et de dents chatoyant parmi les remous avec des éclairs nacrés d'écailles.

Il se détourna, appuyant son front à la baie contre laquelle s'accotait la banquette. À travers la vitre froide et rafraîchissante, on apercevait dans les jardins de la Banque de France quelques platanes que la réverbération tirait de la nuit. Le givre dessinait jusqu'à leurs plus fines ramures. Sur le fond des ténèbres blêmes par le brouillard qui commençait à monter du fleuve, on eût dit des arborisations pétrifiées. Ce monde, là, dehors, cette inertie, cette lividité calcaires ; et ici dedans, la vie avec une chaleur toute neuve, la vie suffocante à force de séductions. Comment hésiterait-on ! Mais on ne sait pas que l'on a déjà choisi. Guy ne sentait que sa fébrilité à la fois triste et avide. Aux frontières de l'adolescence et des espaces soudain ouverts aux explorations de l'homme qui s'éveillait en lui avec des appétits encore mystérieux, il restait incertain, oppressé, uniquement conscient de son malaise. Il tressauta en s'entendant interpeller.

– Qu'est-ce que tu fiches ! Tu prends racine ?

Cette voix mordante, qui se voulait désabusée ! Verdazin pouvait bien porter un masque, on le reconnaîtrait toujours. Guy ne lui accorda qu'un coup d'œil. Roger avait vraiment le don d'irriter ! Pourtant il vous attirait malgré vous et, en somme, on était fier de son amitié. Mais d'où diable avait-il sorti ce déguisement !

– Tu es en quoi ?

– En pédéraste Renaissance, répondit sardoniquement Verdazin. Si ça ne se voit pas, je pourrai mettre une pancarte.

Ça se voyait. Son costume de page florentin le moulait comme une peau luisante, mais sa vraie chair, brune, transparaissait çà et là sous le maillot où jouaient ses muscles longs et durs de nageur. Il affectait une aisance qu'il ne ressentait peut-être pas tellement dans cette tenue dont l'audace suscitait des regards sournois, quelques sourires, surtout des chuchotements scandalisés.

Guy, gêné, détourna les yeux et soudain son attention fut captée par une silhouette noir et blanc, immobile à l'entrée du grand salon. C'était un homme, un homme jeune, en habit. Il n'avait même pas jeté sur ses épaules le simple domino qui était en quelque sorte de rigueur si l'on ne voulait pas se travestir.

Dans un tel concert de couleurs, ce noir et blanc éclatait avec la sécheresse d'un coup de pistolet –, ce noir et blanc si sobre, mais aussi l'élégance stricte de l'habit, du linge, la netteté du visage et de la coiffure contrastant, au milieu de tous ces oripeaux, avec les frisures des perruques, les moustaches et les barbes postiches. Cette distinction avait ici quelque chose d'insolent. Et c'était bien, en effet, l'insolence, le défi incarné qui s'avançaient sous les lustres en la personne de cet impeccable garçon de vingt-sept ans. Sa seule concession à l'esprit de la soirée se trouvait dans le loup qu'il tenait à la main et dont il s'éventait avec ironie. Guy eut l'impression qu'il n'y avait plus dans le bal que luxe de pacotille. Un peu honteux de son propre déguisement, il cacha ses jambes sous la banquette.

– Qui est-ce ?

– Qui ? fit Verdazin.

Et quand Guy lui eut désigné le nouveau venu :

– Rico, parbleu !

– Rico ?

– Richard Artigues, quoi ! Tu ne vas pas me dire que tu ne le connais pas !

En tout cas, il ne l'avait jamais vu, et, pour qu'il pût le rencontrer ce soir, il fallait un hasard aussi inconcevable que la présence de Richard à ce bal où il n'eût jamais été convié. Seule l'impudence d'une femme frivole, tout juste tolérée ici, lui avait valu cette invitation.

– Je le connais de nom. C'est lui qui a ce formidable cabriolet vert ! dit Guy.

C'était son rêve, cette voiture, le seul jusqu'alors manifeste de ses désirs. Elle reliait son avenir à son bref passé. Quand il avait la chance de l'apercevoir, se glissant en souplesse dans l'encombrement des rues, la joie dont s'illuminait sa journée était, sans qu'il le sût, celle d'une profonde certitude, la preuve de sa fidélité à soi-même, le réconfort de l'âme qui se reconnaît au milieu de sa mue. Mais en outre, sans non plus s'en rendre compte, simplement ravi et blessé de désir par ce cabriolet, il trouvait obscurément dans ses beautés, son prestige et ses mystères, la prescience d'autres richesses qui sortiraient bientôt pour lui de celles-ci en une vivante métamorphose. Car il appartenait à un temps stupéfié par ses inventions mécaniques, par son pouvoir de création – et de destruction.

Depuis des mois, il en rêvait, de ce cabriolet fuselé comme une torpille, et quelques jours plus tôt, un jeudi, il l'avait trouvé à l'improviste, arrêté place Dauphine devant la porte des *Trois Piliers*. Au creux de perle de cet après-midi nacré, argenté par un soleil blanc dans la brume, elle était là soudain, l'éblouissante voiture, seule, vacante. La capote repliée dans une housse de cuir vert sombre livrait toute l'intimité de l'intérieur, le capiton rouge, le volant avec ses rayons souples, la floraison des cadrans, les leviers, les manettes, précieux et stricts comme des objets de culte... Quel émerveillement, quel désir d'être l'homme qui se servait de tout cela !

Et voici que cet inconnu se révélait aussi exceptionnel que son cabriolet. Une égale netteté les assortissait l'un à l'autre.

On sentait en lui la même souplesse et la même puissance qui rendaient si admirable sa voiture.

Il poursuivait sa marche, faisant sans y prêter attention se retourner les têtes. À sa vue, les conversations tombaient, coupées net, puis on se rapprochait pour chuchoter vivement après son passage. Quelques masques – des jeunes gens – qui s'étaient ralliés à lui l'escortaient.

– Pourquoi l'appelles-tu Rico ? dit Guy à Verdazin.

– C'est le nom que lui donnent ses amis.

– Tu es de ses amis !

– Plus exactement, il est des miens, répondit Roger, fidèle à son impertinence.

Il s'en alla rejoindre le groupe et Guy vit Rico l'accueillir avec faveur. Néanmoins, il n'envia pas Verdazin ; c'est Richard Artigues lui-même qu'il aurait voulu être. Il eût donné beaucoup pour pouvoir comme lui adresser çà et là de nonchalantes inclinations de tête, qu'on lui rendait d'un air gêné.

Entouré de ses courtisans, il atteignit le salon réservé aux brideurs. La fièvre du bal mourait au seuil de ce sanctuaire. Les lumières atténuées donnaient une profondeur au carmin des tentures et des grands rideaux. À la première table, le préfet et le général cartonnaient avec la sœur du cardinal-archevêque, vieille demoiselle à aigrette, et la présidente des dames de la Ligue de Bienfaisance : Mlle d'Aigremore. Elle avait repoussé son domino rouge sous lequel une robe sans charme la vêtait du menton au poignet et à la cheville ; mais il suffisait des quelques plis du satin pourpre drapant ses épaules, pour rendre à sa beauté son essence théâtrale, sa secrète vérité d'apothéose ou de foudre. Sous les cheveux tirés dont le lourd chignon couvrait sa nuque, sa figure avait la rigueur d'un marbre, avec cet air de vie étrange que prêtent à certaines statues des couleurs humaines. Le vert de ses yeux et ses lèvres naturellement sanguines éclataient dans la pâleur de son visage.

Richard Artigues l'aperçut et soudain le regard qu'il promenait avec tant d'indifférence à travers le bal se fixa. Son sourire disparut. Un instant, il demeura immobile, comme sidéré par cette vision. Puis ses lèvres s'aiguisèrent, il se pencha vers l'oreille de Verdazin et s'enquit à mi-voix :

– Serait-ce là, par hasard, l'excellente présidente ?

– En effet. C'est Mlle d'Aigremore. Tu ne la connaissais pas ?

– Je n'avais jamais eu l'occasion de voir la présidente de la Ligue, tu penses !... Pourtant, ajouta-t-il d'un ton rêveur, il fallait bien que cela finît par arriver un jour.

Levant les yeux de sur ses cartes, Mlle d'Aigremore rencontra ce regard posé sur elle et qui ne se détourna pas. Elle ne parut point surprise, mais une expression dédaigneuse monta de sa bouche à ses sourcils.

– Par quelle erreur, fit-elle assez haut, désignant du menton l'homme en habit et le page au travesti un peu trop suggestif, par quelle regrettable erreur des invitations ont-elles pu parvenir à des personnages de ce genre ?

– Mais, dit le préfet en adressant un signe à Richard, son partenaire au Cercle d'Escrime, c'est notre beau Rico.

– C'est bien ce que je pensais.

Elle revint au jeu.

– À vous de parler, général.

Rico souriait de nouveau, amusé par cette insolence qui glissait sur lui. Il passa, entraînant ses fidèles. Guy le perdit de vue, mais il avait de quoi rêver. La mince Vénitienne dont il avait tout à l'heure lâché la main vint le relancer.

– Guy, dansons cette rumba !

Il la renvoya. Au diable les danses et ces petites dindes garçonnières ! Absorbé par ses songes, il n'appartenait plus au lieu ni à l'heure. Il n'entendait même pas deux mères de famille outrées et vénéneuses qui, à l'autre bout de la banquette, clabaudaient contre Richard derrière leurs éventails.

L'admiration, l'avidité, l'amertume se renforçaient l'une l'autre en Guy. Il se sentait si jeune, si démuné des moyens d'obtenir ce qu'il désirait. Combien de temps lui faudrait-il attendre pour acquérir le simple droit de fumer librement, la possibilité d'avoir une voiture comme celle de Richard Artigues, peut-être aussi des femmes, comme Verdazin qui n'était pas pourtant plus âgé que lui ; mais il avait des parents « modernes ». Ah, les parents !... Et ce lycée stupide !... Que de temps perdu ! Jamais il n'aurait la patience de subir encore toutes ces mornes années.

– Quel soupir ! Guy, dit quelqu'un en s'asseyant près de lui dans un froissement d'étoffes.

C'était un domino jaune masqué de blanc. Qui encore ? Zut ! on ne peut pas vous laisser tranquille cinq minutes !... Il allait répondre vertement lorsqu'il sentit un parfum. Cette odeur indéfinissable entre le lys et l'oranger, il lui semblait l'avoir déjà respirée, mais laquelle, parmi les femmes qu'il lui arrivait d'approcher, usait de cette odeur ? Il examina le domino ; la capuche couvrait toute sa tête jusqu'au bord du loup blanc ; la barbe de dentelle qui le prolongeait dissimulait le reste du visage. On ne voyait que les yeux. Comment les reconnaître ainsi ! À travers la dentelle, on devinait les lèvres entre lesquelles luisait un petit éclat nacré. De la mante qui enveloppait l'inconnue jusqu'aux pieds, sortait seule une main ornée d'un solitaire. Ce n'était donc pas une jeune fille. Pourtant elle ne portait pas d'alliance.

Les deux mères, à l'autre extrémité de la banquette, avaient interrompu leurs cancans pour examiner le couple. L'adolescent se rendait compte qu'à travers le masque ces yeux voulaient lui dire quelque chose dans un langage silencieux. Mais peut-être se trompait-il. Une amie moqueuse était simplement en train de lui jouer un tour.

– Je vous ennuie, Guy ? demandait-on entre haut et bas. Ah, j'aurais tant souhaité que tout cela soit autrement !

Non, il n'était pas ennuyé mais gêné ; il ne voulait pas que l'on se moquât de lui :

– Écoutez, dit-il, j'ai horreur des devinettes. Ce jeu ne m'amuse pas.

– Ce n'est pas un jeu, lui fut-il répondu d'un ton qui eût bouleversé un homme.

Mais il n'était encore qu'un enfant, mal à l'aise, incapable de comprendre. Cette voix, ce parfum le troublaient. Était-ce Gisèle ? Marie-Claire ? ... Peut-être Mme Fermier qui s'amusaient de lui. À moins que Mlle de Rieux ! ... À son âge, on porte des diamants, non ?

– Qu'est-ce alors, si ce n'est pas un jeu ? demanda-t-il, bizarrement ému de poser cette question.

– Ah, ce que c'est ! ... Je serais heureuse de vous le dire s'il n'y avait personne pour nous entendre.

– Dansons, si vous préférez.

Dans la foule qui piétinait en tournant lentement, on ne risquait rien à se glisser de la bouche à l'oreille un secret.

– Je ne peux pas danser, répliqua l'inconnue. Si mon domino s'ouvrait on verrait mon vrai costume. Quelqu'un qui le connaît ne doit à aucun prix m'apercevoir avec vous.

Elle hésita puis, se penchant un peu plus, lui chuchota très vite :

– Guy, voulez-vous venir avec moi dans un endroit où j'enlèverai mon masque et où je pourrai vous parler comme je le souhaite depuis bien longtemps ?

Elle était si proche qu'il sentit l'odeur framboisée de sa bouche. La contagion d'une fièvre et d'une anxieuse volonté le gagna.

– Mais où voulez-vous aller ? demanda-t-il faiblement.

Elle comprit qu'il acceptait ; elle se leva. Il la suivit vers l'escalier intérieur. Ils passèrent sans que Guy le vît près de Rico en train de danser avec la mère de Verdazin en Merveilleuse. Une femme fort capiteuse. Son décolleté atteignait aux

extrêmes limites. Sa robe de linon fendue sur le côté laissait apercevoir tout ce que l'on pouvait montrer ici d'une jambe opulente et pure. Cependant Rico l'enlaçait sans le moindre plaisir, apparemment.

– Vous êtes un monstre, lui déclarait-elle à l'oreille sans cesser d'arborer pour les spectateurs un air ravi. Votre politesse est une hypocrisie sous laquelle vous dissimulez une cruauté sans nom. Je vous déteste.

– Pourtant vous m'avez fait inviter, ce soir.

– Vous ne m'en êtes guère reconnaissant.

– Je ne vous l'avais pas demandé, chère madame.

– Oh ! que je voudrais vous voir souffrir !...

Guy accompagnait le domino jaune dans l'escalier en fer à cheval, par lequel on passait des salons au restaurant. Des couples, bavardant ou contemplant le coup d'œil de la salle en contrebas, encombraient les paliers et les marches. L'inconnue se faufilait avec une souplesse qui montrait combien elle était jeune. Elle se coula entre les tables, à travers les chaînes des serpentins, sous les jets des boules d'ouate dont se bombardaient les soupeurs. On avait éteint les lustres, le restaurant, long et haut comme une nef, n'était plus éclairé que par les appliques autour desquelles brillait le chêne des boiseries et par une multitude de petites lampes placées sur les nappes, qui projetaient leur lueur au visage des convives, y posant un masque de clarté rose et d'ombre. Dans cette demi-lumière, au milieu de tous ces gens circulant parmi les tables, Guy perdit sa conductrice. Un instant, il erra, bousculé par les garçons qui fonçaient en élevant leurs plateaux par-dessus les têtes, et déjà peut-être allait-il avec un peu de regret se détacher d'un mystère auquel il n'avait pas eu le temps d'adhérer profondément, lorsqu'il se sentit saisir par la main.

– Ah, Guy, que j'ai eu peur !

Elle respirait fort. Le tenant étroitement, elle le conduisit vers le hall ; ils passèrent du tohu-bohu au silence. L'entrée

de l'hôtel, froide entre ses marbres et ses hautes glaces, était déserte. Seule une soubrette veillait en lisant un roman policier dans le bureau de la réception transformé, ce soir, en vestiaire.

– Prenez votre manteau, voulez-vous.

Comment ! on sortait ! Pourquoi ? et pour aller où ?... Oh et puis après tout il verrait bien ! Au point où il en était, il ne lui restait qu'à s'en remettre à une volonté qui avait à présent pour lui la douceur de cette main accrochée à la sienne comme un tendre lierre.

Dehors, le froid s'était accru. L'air était plein d'aiguilles. Au-delà des voitures rangées l'arrière au trottoir, l'asphalte luisait traîtreusement et, de l'autre côté de la rue, les arbres s'estompaient dans la brume où les lampadaires n'émettaient plus que de faibles halos. Serrant autour d'elle sa cape de fourrure dont les longs poils se givraient, la jeune femme entraîna l'adolescent sous les arcades fantomatiques des platanes. Lèvres closes au brouillard, ils allaient vite, la tête penchée. Ils s'enfoncèrent dans le parc entre les tail-lis hérissés de flèches blanches. Guy grelottait. Quel froid ! Quelle histoire !... Il ne parvenait pas à croire que tout cela fût réel.

Comme ils atteignaient les derniers arbres, il reconnut la rue Orfila, prise entre les haies qui limitaient le parc et les communs des vieilles demeures dont les façades donnaient sur l'avenue Niel. Au printemps, cette rue ourlée de glycines, de clématites et de roses avait un charme quasi champêtre. En ce moment, sous la retombée des ramures nues, ce n'était qu'une venelle encombrée de vieille neige en tas et bordée d'un côté par des grilles avec des portails de fer. L'un d'eux tourna sous la main du masque. Guy, au comble de l'énervement, entrevit à peine dans l'obscurité ouatée un jardinet d'aspect misérable, un boulingrin encadré de buis. La jeune femme ouvrit avec précaution une porte puis, tirant de son

sac une lampe électrique, elle reprit la main de l'adolescent en murmurant :

– Ne faites pas de bruit. Dans quelques secondes nous serons tranquilles.

Le rond projeté par la lampe sauta sur des degrés en pierre qui semblaient vriller l'épaisseur d'un mur. Mlle de Rieux habitait un hôtel du XVII^e dans ce quartier. C'était donc elle!... « Bon Dieu, j'ai failli rater cette marche! Quel boucan si je m'étais étalé!... Eh bien, quand je raconterai ça à Verdazin!... Et où sommes-nous maintenant? Qu'est-ce qui brille là?»

La pâleur de la nuit traversant un vitrail accrochait de vagues reflets sur des aciers bombés. Des armures!... Le domino tâtonna dans la pénombre qui se fendit, laissant passer une bouffée de tiédeur et apercevoir une pièce éclairée par des braises dans l'âtre.

– Nous voici en sécurité, dit l'inconnue après avoir refermé la porte. C'était un peu compliqué de venir, mais ici personne ne risque de nous apercevoir ni de nous entendre – la voix lui manquait. Elle essaya vainement de rire en ajoutant: Je ne vous fais pas peur, j'espère!... Ôtez donc votre pardessus.

Si Guy avait eu la moindre expérience, il aurait compris que c'était elle qui avait peur de lui – peur de le jouer à pile ou face dans cette folle entreprise dont l'insolite l'effrayait elle-même. Il avait fallu cette occasion unique, et toute l'impossibilité de se révéler à lui d'une autre façon, pour que, hésitante encore au dernier moment, elle ait osé l'emmenner ici, emportée par une exigence plus impérieuse que la raison. Il devait la prendre pour une éhontée! Pourtant ne sentait-il pas qu'il hantait depuis longtemps cette chambre remplie du long rêve de lui-même, de lui seul! Cette chambre où sa présence semblait à peine plus réelle que son habituel fantôme. Mais même s'il comprenait, répondrait-il à ce sentiment dont il n'avait jamais paru s'apercevoir? Qu'allait-il

dire lorsqu'elle enlèverait son masque ? À cet instant, tout serait jugé sans appel.

Elle se donna un ultime répit en tisonnant les braises. Des flammes jaillirent sur lesquelles elle posa des bûches. Enfin, les doigts tremblants, elle alluma les deux lampes à pétrole qui encadraient la cheminée. Maintenant, il n'y avait plus de rémission ; elle sentait Guy à bout de nerfs, aussi anxieux qu'elle-même. Ah, qu'il se prononce ! que tout soit décidé enfin !...

Elle arracha son loup, défit la coulisse du domino et se retourna en tapotant ses boucles.

Blanche, rose et blonde, avec des jambes parfaites sortant de la mousse d'un tutu, c'était la plus exquise petite danseuse que l'on puisse rêver. Elle regardait ardemment le jeune homme, d'une façon à la fois courageuse et pudique. Une étoile scintillait dans ses cheveux. La fraîcheur de son costume la faisait paraître plus jeune encore. À la lumière de ces lampes étrangement désuètes, de ce feu dans l'âtre, elle prenait pour Guy l'air d'une espèce de fée. Il eut peine à reconnaître dans cette apparition la jeune femme qu'il voyait de plus en plus souvent chez lui, aux ennuyeuses réceptions de sa mère, et qu'il trouvait plaisante sans penser plus loin.

Il ferma les yeux et les rouvrit. Elle ne s'était pas évaporée.

– Ce n'est pas possible ! fit-il. Vous êtes... vous êtes Mme Montignac !

– Ne me donnez pas ce nom. Je vous en prie, appelez-moi Junie... si vous ne regrettez pas d'être venu avec moi.

– Oh non, je ne regrette pas ! s'écria-t-il impulsivement. Vous êtes tellement... tellement !...

Il voulait dire tellement merveilleuse, mais n'ayant pas l'habitude d'adresser des compliments aux femmes, il osait encore moins exprimer à celle-ci le trouble qu'elle provoquait en lui. Avec surprise, il se sentait auprès d'elle plongé dans le même état de ravissement et d'envie où il était entré en

se trouvant à l'improviste devant le cabriolet vert. Étonné, il contemplait cette créature si gracieuse. Ses couleurs, ses formes fuselées dans leur genre comme celles de la voiture, lui donnaient brusquement envie de toucher, de saisir, d'enfermer dans ses bras cette gerbe blonde, blanche et rose, de la presser tout entière contre son corps.

Il y a des favorisés pour qui le hasard se montre vraiment complaisant – trop, peut-être. Guy venait à peine, une heure auparavant, de découvrir dans l'ambiance du bal l'existence charnelle des femmes, et aussitôt la plus délicieuse lui était offerte pour fixer un désir vague encore. Cette envie de l'étreindre lui semblait inconvenante. Il en avait honte ; car la jolie danseuse, cette fée, c'était tout de même Mme Montignac, une amie de sa mère...

Junie lut sa victoire dans les yeux de l'adolescent. Une vague de bonheur s'éleva en elle. Pourtant elle avait peur encore. Elle craignait de s'abandonner à l'élan de sa joie, de ne pouvoir contenir la force de cette passion qui s'accumulait dans son cœur et sa chair depuis des mois. Il fallait laisser à Guy le temps de s'y accoutumer. Mais comment résister au vertige de tendresse qui la noyait maintenant, à ce besoin d'être toute à son jeune seigneur !... Elle fut maladroite. Cependant c'était, au moins vis-à-vis de lui, la suprême adresse que de manquer d'habileté, de se laisser entraîner par l'ardeur, de prendre fiévreusement ses mains et de lui dire :

– Guy, mon petit Guy, je vous aime. Je vous ai aimé dès l'instant où je vous ai vu chez votre mère. Vous étiez si beau, si pur !... mais si indifférent, hélas ! Vous n'avez jamais fait attention à moi. Est-ce que... est-ce que je vous déplaît ?

– Oh non ! se récria-t-il naïvement – et il ajouta en rougissant : Vous êtes très jolie.

– Ah ! dit-elle, je voudrais l'être encore bien plus. Pour vous. Elle le contemplait avec adoration, apprenant de près les détails de ses traits, le dessin de ses lèvres, cette profondeur

de miroir et d'abîme que prenait le bleu dense de ses yeux dans l'ombre. Son travesti, le velours, les dentelles, ces pendants d'oreilles ajoutaient à sa grâce une subtile équivoque. C'était à la fois un homme, un enfant, une somptueuse poupée. Tout en lui concourait à combler une femme délicate comme Junie, à l'enivrer de faiblesse. Elle le fit asseoir puis se blottit à ses genoux, appuyant sa joue sur la main de Guy.

– Êtes-vous bien ?

– Oui, oh, oui ! répondit-il et il ne sut plus que dire ni que faire.

Elle mourait d'envie de poser ses lèvres sur les doigts qu'elle tenait, et ne l'osait pas, tant il y avait de respect dans son amour. Sans doute, en emmenant Guy ici elle ne pouvait pas ne point savoir à quelle fin cette démarche devait presque inévitablement aboutir ; et elle s'était elle-même livrée avec trop de lassitude à un homme pour ne pas vouloir de tout son corps se donner, dans cette nuit qui risquait de demeurer unique, au garçon dont elle était si entièrement amoureuse.

En vérité, elle n'avait pas tant pensé ; elle avait obéi à l'impulsion la plus naturelle sans envisager au-delà de l'immédiat. Et à présent, là, lovée aux pieds de son petit maître, elle était retenue à la frontière des caresses par la force même de sa passion. Ils se taisaient l'un et l'autre. Les bûches sifflaient, les flammes faisaient danser des lumières et des ombres sur le tapis rouge, au plafond de bois noir, sur les meubles anciens. Le parfum de lys et d'oranger montait, plus pénétrant, de la danseuse accroupie. Elle levait sur Guy des yeux dont il était surpris de concevoir tout à coup la beauté. Et ces épaules, cette pente blond-blanc où les regards glissent malgré eux vers le val qui naît à la lisière du corsage parmi des frisons de tulle. C'est là qu'en un renflement divergeant s'amorce une intimité dont le mystère attire et oppresse à la fois. On se rappelle certaines phrases des livres, même si on lit peu ; on

se souvient d'avoir vu des statues. Mais dans le frémissement de la réalité tout est tellement différent!...

Géné de son désir, plein d'ardeur et d'angoisse, Guy soupira.

– Qu'y a-t-il? murmura Junie d'une voix défaillante. Que voulez-vous?

Incapable de répondre, il secoua la tête. Alors, tournant un peu son visage, Mme Montignac appuya sa bouche sur la main de l'adolescent. Ce fut comme un signal auquel l'instinct répondit en lui. Il se laissa glisser à côté d'elle et la saisit sans plus penser. Ses lèvres, ses doigts prirent des contacts délicieux. La suavité de l'étreinte dans laquelle il lui semblait se fondre l'entraînait à vouloir plus, toujours plus de cette douceur. Il poussait de petits gémissements ivres et avides.

Soudain Junie se retira, le maintenant immobile. Sans comprendre ce qui se passait, il vit ses traits tendus. Attentive, elle lui faisait signe de se taire. Elle observait fixement la porte par laquelle ils étaient entrés. Qu'arrivait-il? Guy essayait de percevoir quelque bruit et n'entendait que celui de son cœur. Il interrogeait le visage de sa compagne.

– Ce n'est rien, souffla-t-elle pour le rassurer.

Mais elle devinait une présence dans la nuit. Quelqu'un s'avavançait à pas de feutre. Un frôlement à peine perceptible témoignait que l'on soulevait la tenture recouvrant la porte, à l'extérieur. Une oreille devait se coller contre le bois. Le bec-de-cane ne bougeait-il pas!... Qui était là? Qui allait paraître, tache blafarde d'un visage dans l'entrebâillement noir? Gérard?... Cléone?... Le baron?...

Personne; la porte était fermée à clef. Junie se ressaisit. Sa mauvaise conscience lui avait troublé l'esprit. Personne ne risquait de survenir. Gérard était loin. Seule Cléone, à la rigueur, pourrait demander à entrer. Or Cléone se trouvait liée jusqu'au petit matin à son poste, au bal. Ce pas furtif, c'était certainement celui du baron.

Junie eut l'impression que l'on s'éloignait. Il lui semblait voir M. d'Aigremore scrutant les ténèbres de la galerie, drapé dans son antique houppelande, mi-parti d'ombre et de clarté jaunâtre par le lumignon qu'il élevait à bout de bras. Elle se sentait coupable envers lui d'abuser de sa maison ; mais elle n'avait pas pu faire autrement. Sous sa main battait le cœur de Guy. Elle sourit.

– Ce n'était rien ; je suis nerveuse, murmura-t-elle en lui rendant sa bouche.

Le feu mourant projetait leurs deux ombres vers le lit qui s'ouvrait sous des courtines de soie passée.



À 5 heures du matin, Mme Montignac reconduisit silencieusement Guy jusqu'au portail de fer. Le brouillard maintenant très compact blanchissait la nuit. Le garçon s'y effaçait aussitôt qu'il se fut détaché de la bouche de Junie. Celle-ci regagna le vieil hôtel sans prendre trop de précautions ; elle fit même un peu de bruit dans la galerie, afin que l'on sût bien à quelle heure elle revenait. Cette comédie ne laissait pas de lui coûter, elle en était honteuse et en eût éprouvé des remords si elle eût été capable de ressentir profondément autre chose que son bonheur.

Même après son mariage, avec un médecin de Saint-Sornin – gros bourg à cinquante kilomètres de B... –, Junie était restée une enfant timide, des plus dociles et foncièrement honnête, jusqu'au jour où elle avait découvert dans le salon de Mme Régille – nouvelle relation de Cléone – une espèce de jeune prince mystérieux qui venait saluer poliment les amies de sa mère puis disparaissait.

Alors qu'elle commençait à s'éloigner d'un mari qui l'avait cruellement déçue, le hasard lui offrait ce que, depuis toujours sans le savoir, elle était destinée à aimer : le prestige

d'un homme, uni à cette délicatesse, à l'élégance naturelle de Guy.

Son extrême jeunesse la déconcerta d'abord et lui fit paraître inquiétante une passion assez exceptionnelle chez une femme de son âge. À vingt-deux ans, on s'éprend plutôt d'un garçon de vingt-cinq ou trente que d'un adolescent. En fait, à un détail près – celui de son expérience conjugale –, elle était encore plus jeune que lui. Mais durant les cinq mois qui suivirent, une personnalité non révélée se développa en elle sous l'effet de cette passion. Si bien que Junie, en dépit des risques et de ses scrupules, n'avait pas reculé devant la téméraire aventure de cette nuit, quelque douteuse à tous égards qu'une telle conduite pût être. Maintenant c'était une femme bien différente de la malléable créature d'autrefois qui rentra dans la chambre, rendit une forme au lit saccagé et se coucha, lasse mais forte contre tout ce qu'elle savait redoutable à son amour.

Devant *Les Ambassadeurs*, la file des voitures s'était éclaircie. Restaient surtout des taxis dont les chauffeurs se serraient autour d'un brasero avec quelques pauvres hères, ouvriers de portières et ramasseurs de mégots : hâve faune de la nuit.

Guy entra rendre le domino de Mme Montignac. Il devait le restituer au vestiaire. Junie lui avait expliqué que sa cousine Cléone connaissait son travesti de danseuse. « Si elle m'avait vue avec toi, elle aurait tout deviné, car je ne suis pas sûre d'avoir su lui cacher que je t'aime. Voilà pourquoi, après m'être montrée dans le bal, j'ai dû dissimuler si soigneusement mon costume sous ce domino et recourir à toutes ces complications. Je craignais beaucoup de t'irriter avec ces mystères, mon chéri, mais si ma cousine avait la certitude que nous nous aimons, ce serait une catastrophe. Elle m'est très dévouée, Cléone, seulement elle ne peut absolument pas nous comprendre. Il faut faire bien attention... »

En quittant le vestiaire, Guy rencontra Verdazin qui des-

cevait avec le « beau Rico » et ses jeunes amis. L'un d'eux trouvait drôle de glisser à califourchon sur la rampe en marbre. Richard était seul à ne point rire. Il semblait un peu las de son rôle et avait plus que jamais l'air absent. Guy s'étonna de ne plus le trouver si sensationnel; il lui paraissait plutôt poseur. Ce n'était pourtant pas Rico qui avait changé. Il passa sans prêter attention à ce garçon blafard de fatigue, un peu ridicule dans son pardessus qui jurait avec ces jambes de soie claire et les souliers à bouffettes.

– D'où sors-tu? lui demanda Verdazin. Je t'ai cherché.

Guy ne se sentait plus du tout enclin à lui raconter son aventure. Il répondit qu'il avait été « par là tout le temps », et s'esquiva, désireux de se retrouver seul avec les souvenirs de cette nuit. Montant vers la place d'Armathie entre les magasins endormis derrière leurs rideaux de fer, il s'arrêtait par moments sur le pavé luisant de verglas, accroché par une image ou une autre, un détail de tant de nouveautés encore mal assimilées. Il flairait ses mains qui gardaient de complexes odeurs. Ainsi c'était ça, toutes ces choses dont on faisait mystère! Un peu étonnantes, en effet, mais bien agréables aussi! Et que de nouveaux plaisirs ne promettaient-elles pas!...